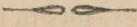


## CHAPITRE DIX-HUITIÈME.



### LE TESTAMENT DE CHARLES II.

Le démembrement de la monarchie espagnole fut solennellement résolu dans les conférences des puissances étrangères, qui, dans leur injuste orgueil, n'avaient consulté ni le chef de la nation espagnole, ni *las cortes*, les états-généraux! Les outrages des souverains de l'Europe et le terrible et imminent danger de voir partager son royaume, réveillèrent, un instant, de son sommeil léthargique le faible héritier du trône de Charles-Quint. Poussé par les menées habiles du cardinal Porto-

carrero et autres chefs du parti des patriotes, encouragé par une lettre du pape, Charles II, le vieillard infirme et cassé, conféra sa couronne au petit-fils du roi de France, le jeune Philippe, duc d'Anjou.

Qu'on se fasse une idée de la grande joie du peuple français, joie assurément bien légitime, lorsque Louis XIV prononça le mot solennel : *Il n'y a plus de Pyrénées!* lorsqu'il embrassa le jeune prince Philippe, en lui disant d'un ton affectueux : « Sire, le roi d'Espagne vous a nommé son successeur. Les grands du royaume vous attendent, la nation envoie au ciel des prières pour votre salut, et moi, je vous donne mon assentiment. Rappelez-vous toujours que vous êtes un prince français. Je vous recommande d'aimer votre peuple, de gagner son affection par la clémence et de vous rendre digne du trône<sup>1</sup>. » Guillaume III vit donc alors toutes ses espérances cruellement anéanties!

<sup>1</sup> Le discours est fort insignifiant en apparence, mais il peint

Qu'on se figure la douleur amère de ce prince en voyant réunies sur la tête du petit-fils de Louis XIV les couronnes d'Espagne, des Indes, de Naples, du Mexique et du Pérou !

Rien de plus digne d'admiration que l'activité infatigable que déploya Guillaume III pour rétablir, malgré les plaintes insensées de son parlement, les sages et salutaires principes de l'équilibre politique en Europe. Ce corps souffrant, brisé par le travail, ces traits pâles et amaigris, ces yeux attristés et malades, cette voix presque éteinte cachent une vigueur d'âme admirable et un génie entreprenant et ferme en ses desseins ! Il écrit des lettres pleines de sagacité et de patriotisme aux républicains de la Hollande, dont les ressentiments contre Louis XIV se seraient perdus en vains discours. Il stimule les haines des peuples, il réveille les craintes des princes. Là, nous le voyons occupé à former des ligues formidables

admirablement bien le caractère de Louis XIV, aussi sage qu'orgueilleux.

contre les rois de France et d'Espagne. Son parlement ne voit la grandeur et le salut de l'Angleterre que dans la prospérité de l'industrie et du commerce ; il le force à voter les contributions en enthousiasmant le peuple par l'idée de la gloire nationale <sup>1</sup>.

Mais la destinée ne lui accorda pas le bonheur de voir éteintes les flammes de la guerre de succession, ni d'assister au triomphe brillant de ses principes politiques et religieux. Un accident aussi déplorable qu'imprévu vint terminer brusquement sa glorieuse carrière. Le 21 février, entre Kensington et Hampton-Court, son cheval s'épouvante, le roi fait une chute violente et douloureuse!... Il supporta ce coup de la fortune avec une admirable tranquillité d'âme, ne songeant, jusqu'à son dernier moment <sup>2</sup>, qu'aux affaires de l'Europe et aux intérêts de la postérité.

<sup>1</sup> Voir son brillant discours au parlement anglais, notes et pièces justificatives.

<sup>2</sup> Il mourut le 8 mars 1702, un dimanche, entre 7 et 8 heures du matin.

---